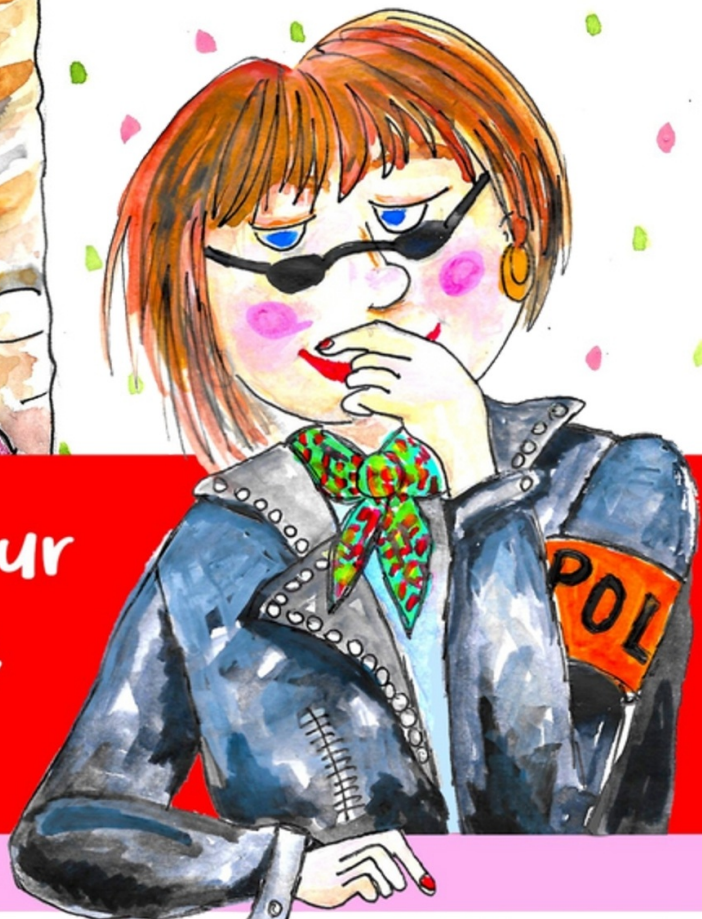


Catherine SECQ

MAUDIT CÂLIN



Une affaire pour
la commissaire
Bombardier

Catherine Secq

Maudit câlin

© Catherine Secq, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8852-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Remerciements

Pour cette nouvelle histoire, la dixième de la série « Une affaire pour la commissaire Bombardier », j'ai choisi de positionner l'intrigue au cœur de la très belle forêt domaniale de Saint-Germain-en-Laye. Ancien domaine de chasse très prisé des rois de France puis des empereurs, cet espace boisé classé qui compte une quarantaine d'arbres remarquables est très fréquenté par les promeneurs, les cyclistes et les cavaliers. Au total, trois millions de visiteurs par an. Pour la préparation de cette intrigue, j'ai savouré mes après-midi à parcourir les sentiers de ce lieu chargé de vie et d'aventure. Je suis heureuse de vous y emmener aussi, au travers des pages qui suivent.

Vous le savez, car je le répète constamment, la publication d'un livre nécessite la contribution d'une formidable équipe. Au-delà de mes proches, j'ai la chance désormais de bénéficier des compétences de Christian, d'Eva, d'Odile et de Sylvie. Je leur suis particulièrement reconnaissante, pour leur investissement en tant que correcteurs, une mission des plus ingrates, et pour leur fidélité à la commissaire Bombardier. Chacun apporte sa pierre pour que votre lecture soit la plus agréable possible. Mille mercis à eux !

Je dédie cette nouvelle affaire à tous les professionnels, les défenseurs et les protecteurs des plantes que j'aime tant. Merci pour tout le bonheur qu'ils nous offrent.

*On commence jardinier
Et on finit apprenti.*

Ce vieil adage chinois nous rappelle
combien la nature sait nous remettre à notre place,
ce que Léonard de Vinci exprime à sa façon.

Va prendre tes leçons dans la nature.

Un dimanche pénard

Aujourd'hui, dimanche, tout tourne au ralenti dans la capitale. Même l'enquêteur hors pair, « tout terrain » pour les uns, « fin limier » pour les autres, le bien nommé Elvis Turner est de repos. Il paresse devant son écran de télévision, luttant contre l'endormissement qui le gagne indubitablement. L'émission que les réalisateurs ont pompeusement qualifiée de culturelle s'avère surtout ennuyeuse à mourir. Elvis a beau essayer de résister, son esprit reste ailleurs et son pouvoir de concentration, lui, stationne près du niveau zéro. Il faut reconnaître que le moelleux du divan made in France et la douceur des coussins cousus main invitent surtout à la sieste. Les vibrations anormales de son pharynx présagent d'une bronchopathie débutante. Elvis sent ses efforts pour se maintenir éveillé fondre comme neige au soleil. Lui qui d'habitude est le roi du self-control, comprend qu'il ne maîtrise plus grand-chose. La superbe blonde pulpeuse qui se blottit langoureusement contre lui a la peau tendre et chaude qu'il affectionne tout particulièrement. Comment se prénomme-t-elle ? Ingrid ? Emmanuelle ? Angélique ? Peu importe. Elles sont toutes plus appétissantes les unes que les autres. Une vie ne suffira pas à Elvis Turner pour goûter à leurs charmes. Il a beau collectionner les conquêtes féminines comme d'autres accumulent les timbres-poste, non, c'est sûr, une vie entière ne suffira pas ! Entre deux bribes de ronflement, l'homme aux paupières alourdis soupire sur son destin contrarié. Ses désirs de harem ? Même pas en rêve ! Il se retourne, adoptant la position fœtale du petit garçon toujours en lui, et laisse échapper un râle de mécontentement quand il entend des cris. Pas de panique. Il a l'habitude. Les créatures qu'il satisfait sont généralement incapables de contenir leurs émotions. L'extase féminine, il connaît par cœur. C'est lui l'expert et ce sont elles qui le disent. Elvis possède naturellement un don que bien de ses congénères lui envient : il comprend les femmes... enfin, de son propre aveu, celles qui sont compréhensibles bien sûr.

Les exclamations d'abord étouffées s'affinent, devenant plus aiguës, perçantes, rapprochées, intenses. Et surtout, sans fin. Bizarre ! Jamais Elvis n'a produit un tel effet chez une partenaire. Décidément, il se surpasse et s'étonne chaque jour. Inutile toutefois de chercher à intellectualiser la situation. Le raisonnement est à l'amour ce que le couteau est à la purée ; ça ne sert à rien.

Malgré tout, incommodé par ce tohu-bohu excessif, le Don Juan étend inconsciemment le bras pour calmer l'émettrice de ces sons si stridents, mais sa main ne se heurte qu'au soyeux du tissu. Dans un éclair de lucidité, l'homme écarquille les yeux. Point de jolie poupée émoustillée à ses côtés. Il est désespérément seul dans son beau divan. Les gémissements continuent et ressemblent à des appels. Ils ne proviennent pas du poste de télévision, mais, triste réalité, de la porte d'entrée contre laquelle tambourine avec conviction un poing inconnu. Elvis se redresse promptement. Quelqu'un aurait-il besoin de son aide ? Malgré la déception, toujours prompt à secourir son prochain, une autre de ses nombreuses qualités, l'enquêteur enfle ses charentaises à fleurs et se lève en bombant le torse pour se donner du courage.

— Qui me demande ?

— C'est Sylvie, ta voisine. Ouvre, Elvis. Il faut que je te voie. Tout de suite !

— Pas de panique ! J'arrive.

D'un pas encore un peu hésitant, l'homme engourdi remet de l'ordre dans ses vêtements aussi rapidement que possible et passe la main dans ses cheveux ébouriffés. En toutes circonstances, il se doit de présenter une apparence convenable. Sa réputation l'oblige. À peine déverrouillée, la porte s'ouvre brusquement et le maître de maison a tout juste le temps de reculer. Il s'en est fallu de peu. Son agréable minois aurait pu avoir à souffrir du geste incontrôlé. Une maladresse inexcusable.

— Oooh ! doucement ! Il y a le feu dans l'immeuble ou quoi ? Que me vaut cette intrusion intempestive dans mon appartement, chère voisine ?

— Elvis, pardonne-moi. Je ne voulais pas te faire mal. Tu m'en veux ?

— Mais non, idiote ! Je te sens plus paniquée qu'un lapin devant le canon d'un fusil. Entre, et tu vas m'expliquer ce qui t'arrive. Tu sais qu'à moi, tu peux tout dire ?

Et tout en observant son ancienne complice de jeux de sable, il poursuit.

— C'est pour moi la bouteille de lait que tu tiens tout contre toi ? C'est gentil et ça tombe bien. Justement, je n'en ai plus.

— Non, non. Tu n’y es pas. Il m’arrive un truc incroyablement incroyable ! Il faut que je te raconte. Je sais que toi, tu vas m’écouter et surtout me comprendre, mais d’abord il faut que je m’assoie. Je n’en peux plus.

— Effectivement, tu es blanche comme un linge lavé avec Omo. Je crois bien ne jamais t’avoir vue dans cet état. Que se passe-t-il ? Tu m’inquiètes.

— J’ai reçu cette bouteille de lait ce matin.

— Et alors ?

— Ce n’est pas une bouteille comme les autres. Elle est vide. Enfin... si on peut dire.

— C’est bien nébuleux tout ça. Tu ne pourrais pas être plus explicite ? Attends, je vais te préparer un petit café. Cela va t’aider à y voir plus clair et à te faire comprendre, car là j’avoue ne pas saisir où il y a embrouille.

La femme au teint livide accepte le siège qui lui est tendu et, posant la bouteille de lait sur la table de cuisine, elle reprend.

— Regarde ce que j’ai trouvé à l’intérieur.

Elvis Turner dévisse le bouchon et une pièce ronde en métal recouverte de cuir roule cahin-caha sur la table.

— C’est un bouton ?

— Oui, c’est un bouton.

— Effectivement, je comprends ton émoi. On ne s’attend pas à tomber sur pareil intrus dans un contenant censé enfermer du lait. Est-ce que cela justifie toutefois de se mettre dans un tel état ? Après tout, des erreurs à l’emballage, des dérapages sur les chaînes de conditionnement, cela arrive tous les jours. Tu peux toujours porter plainte contre Darôme, le producteur de cette bouteille de lait si j’en crois l’étiquette, mais est-ce bien nécessaire ? Tu ignores si une action en justice peut te rapporter de l’argent, mais tu peux être sûre que cela va t’en coûter. Je serais toi...

— Là n’est pas le sujet. Laisse-moi poursuivre. Ce n’est pas la première fois que je reçois ce type d’emballage.

— Tu as déjà reçu une bouteille de lait sans lait ?

— Pas seulement.

— Tu as déjà reçu une bouteille de lait sans lait, mais contenant un bouton ?

— Exactement.

— Ah là ! tu commences à m'intéresser, ma Sissi.

— Ça fait longtemps que tu ne m'as pas appelée comme ça. Ça remonte à notre enfance quand tu portais encore tes petits shorts moulants qui montraient tes belles gambettes bien potelées. Déjà à l'époque, tu écartais les jambes comme un cow-boy qui vient de descendre de son cheval. Un vrai Lucky Luke en culottes courtes !

— Tu peux te moquer, toi qui étais constamment affublée de deux tresses blondes horribles. Il y en avait toujours une plus courte que l'autre, tu te rappelles ? On aurait dit une Alsacienne tout droit sortie de « Hansel et Gretel ». Heureusement que, depuis, tu as trouvé le chemin jusque chez le coiffeur !

Les deux compères, émus par ces agréables souvenirs, sourient. Ils n'oublient pas pour autant l'objet de leur conversation. Sylvie, la première, se ressaisit et reprend.

— Ce ne sont pas n'importe quels boutons. Je les ai reconnus. Tous deux appartiennent à la robe de Stella.

— Stella ? Quel ange porte un si lumineux prénom ?

— Je ne sais pas si tu te souviens, Elvis. Il y a quelques années, pour sortir d'une période de chômage qui s'éternisait, j'ai décidé de créer mon activité et je me suis lancée dans la sylvothérapie. Je trouvais que cela rimait bien avec mon prénom. Sylvie, sylvothérapeute. Ça en jette tout de même, non ?

— Tu as toujours aimé les redondances. Tu parles de tes câlins aux arbres, c'est bien ça ?

— Si tu veux, même si c'est bien plus que ça. Un jour, je t'expliquerai ou, plutôt non, je t'inviterai à un de mes stages. Bref, il y a de cela environ dix-huit mois, j'ai été sollicitée par le patron d'une entreprise de livraisons pour organiser

un week-end détente à l'attention de son personnel. Après une période de forte activité, ils avaient besoin de recouvrer une certaine sérénité et pour cela, les bains de nature et l'immersion au cœur de la forêt sont tout à fait appropriés. Nous sommes convenus d'organiser l'initiation au courant de l'été suivant, une période de moindre activité.

— Jusque-là, rien d'extraordinaire. Tu maîtrises ce genre de prestation à merveille, si j'en crois ce que tu m'as souvent raconté.

— Arrête de me couper en permanence et écoute. Stella faisait partie du groupe. Ils étaient cinq au départ et plus que quatre à la fin. Stella a disparu pendant le séminaire. Et le pire c'est qu'on ne l'a jamais retrouvée !